

PHILOSOPHIA SCIENTIÆ

LAURENT DOUZOU

**Jean Cavallès, un itinéraire résistant
hors du commun**

Philosophia Scientiæ, tome 3, n° 1 (1998), p. 139-155

http://www.numdam.org/item?id=PHSC_1998__3_1_139_0

© Éditions Kimé, 1998, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « *Philosophia Scientiæ* » (<http://poincare.univ-nancy2.fr/PhilosophiaScientiæ/>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

**Jean Cavallès, un itinéraire résistant hors du
commun**

Laurent Douzou

Université de Lyon 2

Résumé. Cet article retrace l'itinéraire résistant de Jean Cavaillès, pionnier de la Résistance française au régime de Vichy et à l'occupation nazie.

Jean Cavaillès contribua à fonder et dirigea les mouvements Libération de zone sud et de zone nord et le réseau Cohors. Arrêté en septembre 1942 après un départ raté pour Londres. Jean Cavaillès fut interné à Saint-Paul-d'Eyjeaux. Le 29 décembre, il s'évada. Révoqué par Vichy, il regagna Paris, devenant clandestin à part entière.

Parti à Londres en février 1943, revenu en avril, il reprit le combat. Le 28 août 1943, Jean Cavaillès, qui sentait le filet se resserrer autour de lui, fut arrêté. Il quitta Fresnes pour Compiègne le 18 janvier 1944. Ce n'est que fin juin 1945 que ses proches apprirent qu'il était "l'inconnu n°5" du carré des fusillés d'Arras.

Abstract. This article studies Cavaillès' involvement in the Resistance. He was one of the founders of the French Resistance to Vichy and to the nazi occupation.

Jean Cavaillès contributed to the creation and management of the movements Libération sud and nord and of réseau Cohors as well. Arrested in september 1942, after his attempted departure to London failed, Jean Cavaillès was jailed in Saint-Paul-d'Eyjeaux. On 29th december, he escaped. Dismissed by Vichy, he went back to Paris and led a completely underground life from then on.

He went to London in february 1943 and in april returned to Paris, where he resumed his resistance work. On 28th august 1943, he was arrested. He left Fresnes prison for Compiègne on 18th january 1944. At the end of 1945, his family was told he was the "unknown number 5" in the unmarked grave, for executed men, at Arras.

L'intitulé de cette contribution appelle d'emblée une explication. Les Résistants, tous les Résistants, quelqu'ait été leur degré de notoriété, ont, par la nature même de leur action, emprunté un itinéraire qui les «jetait hors de toutes les séries» [De Gaulle 1954]. Mais dans cette micro-société souterraine que fut la Résistance, aucune expérience, à quelque niveau qu'elle se soit située, ne fut banale. En quoi celle de Jean Cavaillès peut-elle être présentée comme hors du commun ? C'est ce que j'essaierai de cerner.

Convié à cette séance destinée à commémorer son souvenir, je ne pense pas, en insistant sur la singularité de sa trajectoire résistante, céder à la pente de magnifier mon sujet. Il n'en a nul besoin. C'est que Jean Cavaillès mena sans discontinuer une action qui fit de lui

successivement et, chaque fois pour un temps *simultanément*, le co-fondateur d'un noyau qui allait devenir l'un des Mouvements les plus puissants de zone Sud, le dirigeant écouté et influent d'un Mouvement de zone Nord, le chef d'un très vaste et remarquable réseau enfin. A ces divers titres, il fut un interlocuteur très écouté des services de la France Libre. Or, on peut compter sur les doigts d'une main ceux qui ont exercé, à un tel niveau, des fonctions aussi diverses dans le monde clos et cloisonné de la clandestinité.

Avant d'entrer, sur les pas de Jean Cavaillès, dans cet univers souterrain, il importe encore de souligner ceci, qui n'est pas une précaution de pure forme : évoquer l'action résistante de Jean Cavaillès n'est pas chose facile pour deux raisons au moins. D'abord, parce que cette action se nourrit de sa pratique de philosophe dont elle est indissociable. Sur ce point, Georges Canguilhem a parlé beaucoup mieux que je ne saurais le faire. Je n'y reviendrai donc pas, si important et même fondamental que soit cet aspect. Ensuite, parce que les archives n'abondent pas pour qui veut retracer l'activité résistante de Jean Cavaillès. J'essaierai donc ici, du point de vue de l'historien et à partir des bribes accessibles et disponibles, de restituer partiellement et de rendre intelligible un itinéraire singulier qui mérite d'être placé en pleine lumière.

Mais voilà : la clandestinité se prête mal à ce genre d'exercice et je tenais, avant de m'y risquer, à marquer les limites d'une reconstitution de cette nature. A vrai dire, ces limites mêmes, si elles ne satisfont pas l'historien, sont dans la nature de toute trajectoire clandestine. Bien que membre à part entière avec Jean Moulin, Bertie Albrecht, Pierre Brossolette, Boris Vildé et une poignée d'autres, du petit cercle des clandestins tragiquement et précocement disparus qui ont accédé au statut de héros éponymes de la Résistance, Jean Cavaillès reste un inconnu. Ou, pour être plus précis, de son action résistante, on sait et on dit généralement peu de choses. Or, fonder la référence majeure qu'il est dans la galaxie résistante est utile, indispensable même, dès lors qu'on a pour souci de perpétuer son souvenir. Résistant de 1940, co-fondateur et chef de Mouvement, chef de réseau, Compagnon de la libération, autant d'appellations prestigieuses associées au nom de Jean Cavaillès mais qui disent cependant peu sans doute aujourd'hui aux jeunes générations. Retracer les actes qui, trois années durant, furent à l'origine de ces dénominations devenues floues au fil du temps, c'est examiner les fondements d'un mythe. Non que je veuille gommer la dimension mythique acquise par Jean Cavaillès ; elle fait partie de son personnage et je partage l'avis de Pascal Copeau selon lequel chercher à toute force à démythifier cette histoire équivaudrait à en nier la singularité.

La nature et la force de la Résistance sont mythiques, écrivait Copeau. Car les mythes peuvent être action [Rude 1974].

Mais enfin, derrière le héros, il y a eu un homme et, pour ce qui nous concerne ici, un Résistant. Quelle a été son action ? Comment expliquer qu'elle lui ait valu et qu'elle lui vaille encore, auprès de ceux qui connaissent l'histoire de la Résistance, une aura que nos temps de paix ne connaissent pas ou qu'à tout le moins ils ne dispensent que chichement et n'accordent jamais longtemps ?

Dernière question liminaire : l'historien est-il bien dans son rôle lorsqu'il commémore le souvenir d'un héros ? Assurément oui ! Pour une raison toute simple que Vladimir Yankélévitch explicitait bien :

Si nous cessions d'y penser, nous achèverions de les exterminer, et ils seraient anéantis définitivement. Les morts dépendent entièrement de notre fidélité [Yankélévitch 1971].

Cette fidélité, l'historien la cultive à sa manière. Entre la commémoration hagiographique qui brouille la vue et le discours pédant détaché des réalités, serpente un chemin escarpé sur la crête duquel il faut s'aventurer si l'on veut avoir une chance d'approcher une réalité aux contours incertains et en grande partie estompés. Risquons-nous y.

Au moment où la guerre éclate, Jean Cavaillès émerge à peine de dix années d'un labeur acharné et commence tout juste à donner sa pleine mesure intellectuelle. Après avoir combattu pendant la campagne de 1940 dans l'infanterie coloniale aux avants-postes et été fait prisonnier, il s'évade. Il reprend sa place au sein de l'Université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand. Ancien élève de l'École Normale Supérieure qu'il a intégrée au premier rang en 1923, agrégé de philosophie, docteur ès-lettres, il est alors, à 37 ans, l'un des intellectuels les plus brillants et les plus prometteurs de sa génération. On s'attendrait à le voir reprendre le cours des recherches ardues qui l'ont absorbé tout entier. Et c'est bien là ce qu'il fait. Mais il ne saurait se satisfaire de ce fil renoué avec sa vie antérieure, de ce confort recouvré au milieu d'un paysage dévasté. Cela ne lui suffit pas. Dans la nuit consécutive à l'armistice, dans cette période déprimante où tous les points de repères antérieurs qu'on croyait solides sont soudainement devenus friables, dans un « monde clos, privé de lumière et de liberté » [Kedward 1989], il cherche une issue qui soit compatible avec la conception qu'il se fait de l'honneur. Pour reprendre une expression révélatrice de Raymond Aubrac qui, au même moment, emprunte la même sente cahoteuse, il veut « en conscience émerger » [Aubrac Raymond, 1984].

Ce premier combat, qui peut rétrospectivement paraître anodin

en regard de celui qui suivra, est essentiel. Il n'est pas gagné d'avance, loin de là. A ceux qui feraient valoir que Cavaillès était bien loti pour cette première lutte, je répondrais qu'il n'était pas seul dans ce cas ; nombreux étaient ceux qui pouvaient, dans les domaines intellectuel, politique, économique, social et militaire, se prévaloir d'une expérience au moins équivalente à la sienne. Si celle-ci avait été une condition nécessaire et suffisante, les pionniers de la Résistance eussent été légion. Or, disons-le sobrement mais fermement, tel ne fut pas le cas.

Spectacle déprimant que cette «morne douceur des premières semaines de l'occupation», décrite par Jean Cassou, qui ajoutait amer :

On prenait bien la chose, chacun était rentré chez soi, chacun était retourné à ses affaires, et le marché noir commençait sa fructueuse carrière [Cassou, 1953].

Il ne fait guère de doute que l'anéantissement des consciences ait touché tout le monde indistinctement au cours de ces sombres journées. Sauf à préciser que quelques-uns, une poignée incontestablement, veulent très tôt réagir. Ils sont fort peu nombreux et ont quelque mérite ne serait-ce qu'à caresser l'idée d'une action, sans même savoir d'ailleurs quelle forme cette action dont ils ressentent l'impérieuse nécessité pourrait revêtir. Il y faut une extraordinaire lucidité ou un brin d'inconscience tant il est vrai que la situation ne s'y prête pas. Ils ne sont pas fous à croire dans l'été de 1940 que la nuit finira. On a peine aujourd'hui à imaginer les efforts qu'il faut déployer pour échapper à l'engourdissement et au sentiment d'impuissance engendrés par la défaite et par ses conséquences. Se soustraire à «l'atmosphère d'implacable accablement des semaines qui suivirent l'armistice» [Cassou 1953, &2] relève alors du pur et simple tour de force.

La révolte morale, le fait moral a été essentiel pour tout résistant, l'essence de la Résistance [Cassou 1953, &3].

Nul doute que Jean Cavaillès eût souscrit à cette assertion de Jean Cassou. «Haute figure de non-conformiste, étonnant philosophe, dévoré de la passion d'agir» [Vistel 1970], selon les termes qu'utilise pour le dépeindre son Compagnon dans l'ordre de la Libération Alban Vistel, Jean Cavaillès entre en résistance parmi les tout premiers volontaires, les pionniers.

Cette bifurcation dans son destin tient à une rencontre qui se situe aux alentours du mois de novembre 1940 à Clermont-Ferrand. L'artisan en est Emmanuel d'Astier de la Vigerie. Agé de quarante ans, cet ancien officier de marine, devenu journaliste et écrivain au tournant des années 1920-1930, est un homme d'action. Ou pour dire

les choses plus exactement, la défaite et l'immense perspective de travail qu'elle ouvre à ceux qui refusent de s'y plier le révèlent à lui-même. La débâcle consommée, au moment précis où «chacun estime qu'il est urgent de se coucher, d'Astier déploie son grand corps, il choisit de se lever» [Copeau 1969].

Ecœuré par la résignation qu'il a constatée chez les militaires alors qu'il était encore sous les drapeaux, d'Astier entreprend dès qu'il est démobilisé à Marseille, le 11 juillet 1940, de contacter des gens susceptibles d'agir avec lui. «Quantités de promesses et quantités de défaillances» [D'Astier 1947] : c'est ainsi que d'Astier évoque sa quête de volontaires et de moyens de l'été 1940.

Que faire alors ? D'Astier résumait joliment sa réaction d'une phrase lapidaire : «Je suis rentré dans ma coquille, puis reparti sur une autre base» [D'Astier 1947]. Réflexion faite, en effet, d'Astier quitte la côte et dirige ses pas vers des cieux qu'il croit plus propices à l'ébauche d'une activité résistante. C'est de cette manière qu'il choisit d'arpenter les rues et de fréquenter les cafés de Clermont-Ferrand. Le choix est judicieux. En cet automne de 1940, la ville est bien peu conforme à l'image qu'en a donnée le film *Le Chagrin et la Pitié* ; c'est, tout au contraire, un véritable creuset de résistance [Sweets 1986]. Clermont-Ferrand est tout à la fois une ville refuge et un vivier incomparable par la qualité et la détermination des gens qu'on peut y rencontrer et — sait-on jamais ? — y recruter.

C'est à la "Brasserie de Strasbourg", place de Jaude, qu'a lieu, en novembre 1940, la rencontre décisive. Quatre personnages en quête d'un sursaut qu'ils appellent de leurs vœux mais qu'ils savent bien hypothétique se rencontrent fortuitement, encore qu'on puisse dire que le hasard fait en l'occurrence d'autant mieux les choses que d'Astier lui a forcé la main. Mais la chance tout de même lui sourit. Le destin réunit, en effet, Jean Cavaillès, Lucie Aubrac, Georges Zérapha et Emmanuel d'Astier de la Vigerie, c'est-à-dire de fortes personnalités peu enclines à subir et à faire acte de contrition comme la propagande du régime de Vichy les y invite jour après jour. Rencontre littéralement miraculeuse en ces temps difficiles où, comme l'écrivait Emmanuel d'Astier,

Il n'y avait vraiment personne. Et on ne savait pas le prix qu'on allait payer. Ceux qui faisaient du sentiment misaient sur tout le monde, et tout le monde était réticent ou lâche sous le couvert du réalisme [D'Astier 1947, &2].

Le minuscule noyau ainsi constitué, qui a pour dénominateur commun de ne pas communier dans le maréchalisme ambiant, décide immédiatement de «faire quelque chose». On pense d'abord à s'en prendre physiquement à ces caciques d'une collaboration pure et dure

que sont Henri Béraud et Horace de Carbuccia. On pense d'un même mouvement à pratiquer des sabotages. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres. En dépit de quelques opérations menées à bien mais demeurées confidentielles, il faut se rendre à l'évidence : l'urgence n'est pas à la pratique de sabotages qui ne peuvent pour l'heure espérer un écho véritable et qui exigent des moyens qui font cruellement défaut. Il importe bien plutôt au premier chef de développer une active propagande visant à réveiller les énergies défaillantes. Le tout, en cherchant à fonder un noyau dont le nom de La Dernière Colonne, trouvaille de d'Astier en référence narquoise à cette Cinquième Colonne qui a tant excité les imaginations, en dit long sur le traumatisme de 1940 en même temps que sur la difficulté extrême de tracer des perspectives d'avenir.

Rien de plus difficile pour l'historien que d'arracher l'activité de ce noyau aux limbes de la préhistoire de la Résistance de zone sud. Peu de survivants, presque pas d'archives écrites : nous n'avons qu'une épure noyée dans une geste aux contours graduellement estompés. Une certitude prévaut cependant. Le noyau a le plus grand mal à essaimer, à recruter. Il végète et vivote en dépit d'une ténacité qui force rétrospectivement l'admiration, passant tant bien que mal ce sombre hiver 1940-1941 qui engourdit les esprits. Membre de La Dernière Colonne, Charles d'Aragon a bien résumé la situation des Carbonari qui la constituaient :

Je revois ce qu'était à cette époque la France méridionale, la France de Vichy. Etre opposant alors, c'était se vouer à l'isolement. C'était rompre avec le plus grand nombre [D'Aragon 1977].

Les professeurs Lucie Aubrac et Jean Cavallès, les journalistes Emmanuel d'Astier et Jean Rochon, l'homme d'affaires Albert Kohan, l'acteur René Lefèvre, le banquier Georges Zérapha et quelques autres ont beau faire flèche de tout bois, griffonnant furtivement des inscriptions à la craie dans les lieux publics, collant ensuite des papillons avant de rédiger de courts tracts, la moisson ne lève pas. Au mois de février 1941, après trois mois d'efforts, leur groupe n'atteint pas cent personnes pour toute la zone sud. C'est que recruter sur une base radicalement "antivichyste", quand on n'a de surcroît d'autre arme que le bluff pour donner à penser qu'un mouvement émerge, relève de la quadrature du cercle.

D'où l'idée de tenter un gros coup, de frapper les imaginations en collant la même nuit les mêmes papillons dans huit villes de zone sud. Jean Cavallès met personnellement la main à la pâte à Clermont-Ferrand et à Vichy. Mais cette action pour laquelle on a mobilisé le ban et l'arrière-ban de la frêle cohorte des volontaires entraîne l'arrestation de quatre jeunes colleurs à Nîmes. La police n'a aucune difficulté à dérouler l'écheveau de l'organisation de La

Dernière Colonne. Un mandat d'arrêt est lancé contre Emmanuel d'Astier qui passe alors dans la clandestinité totale. L'échec est cinglant. Les flamboyantes accordailles de l'automne 1940 à Clermont-Ferrand se sont brisées sur la première tentative d'envergure du noyau. C'est égal. De cet échec, nos amis tirent la leçon. On ne sortira pas du cercle exigü des proches sans se donner les moyens de toucher une audience plus large. Et l'idée s'impose de confectionner un journal, une feuille clandestine. C'est l'aboutissement logique de cette chaîne qui est allée des inscriptions furtivement tracées à la craie aux distributions de tracts en passant par le collage de papillons. C'est surtout la preuve de ce qu'au-delà de l'échec consécutif au collage du 28 février 1941, la période fondatrice de l'hiver 1940-1941 a permis de forger une communauté dans le risque. Une solidarité comme le temps de paix en génère peu a vu le jour qui ne se démentira jamais : la toute petite équipe de La Dernière Colonne a créé des liens durables et forts. Loin de se décourager, — et il y aurait eu matière à céder au découragement — elle remet son projet sur le métier, le peaufine et le mène à bien. Les difficultés matérielles sont vaincues grâce aux connivences que Jean Rochon, secrétaire de rédaction à *La Montagne*, entretient dans la corporation du Livre. Le titre du journal à naître est trouvé par Jean Cavaillès : ce sera *Libération*. Ce qui porte témoignage d'un mûrissement accéléré : au relent de revanche de *La Dernière Colonne* fait place un titre qui se projette consciemment dans l'avenir.

Reste le plus ardu : rédiger un texte pour le journal, et singulièrement en concevoir et en polir l'éditorial fondateur. Trois hommes s'en chargent plus particulièrement : Emmanuel d'Astier, Jean Cavaillès et Jean Rochon. Par delà des expériences différentes, ce sont trois hommes de plume, exigeants et talentueux. Trois hommes qui connaissent le poids et le sens des mots. Trois hommes qui discutent longuement du contenu de leur profession de foi. Le texte qui inaugure le premier numéro de *Libération* paru en juillet 1941 a été travaillé et retravaillé. C'est un beau texte qui mériterait d'être cité et commenté dans son entier. Bornons-nous à relever qu'il porte la marque de Jean Cavaillès qui a apporté à sa mise au point la même attention rigoureuse toute d'exigence qu'à l'élaboration de ses textes philosophiques ou des énoncés du groupe Bourbaki au sein duquel il continue à apporter sa pierre au même moment [Lassus 1973]. Cet éditorial en forme de manifeste sonne comme une apologie de l'action, ne se limitant pas à donner des conseils mais insistant de façon bien significative sur les *devoirs* des Français :

Ce journal vous indiquera les tâches qui incombent aux Français qui n'ont pas RENONCÉ. Ainsi ce journal ne sera pas une feuille de papier, mais un acte.

Et de prévenir des objections sans doute maintes fois rencontrées :

D'aucuns diront — à raison — que pour avoir une chance d'atteindre ce but, il faut au moins une "réforme intellectuelle et morale". D'accord, mais cette réforme ne se fera pas par des décrets, des lois, des discours. Elle se fera PAR L'ACTION ET DANS L'ACTION.

Au moment où Cavallès travaille à ce texte qui paraîtra au grand jour de la clandestinité en juillet 1941, son destin bifurque une nouvelle fois. Le 18 mars 1941, il est officiellement chargé provisoirement de l'enseignement de la chaire de Méthodologie et Logique des Sciences à la Sorbonne. A deux mois de son trente-huitième anniversaire, cette nomination apparaît comme une consécration, la reconnaissance de son éminent talent. Le professeur Cavallès brûle les étapes. Mais c'est là le côté face. Côté pile, en effet, le combattant clandestin Hervé, qui deviendra tour à tour Carrière, Chenevière, Marty, Crillon enfin, est propulsé à Paris où il entend poursuivre le travail ébauché au sud de la ligne de démarcation. Cet individu d'exception que d'Astier décrira plus tard comme «rageur, pur et renfermé» [D'Astier 1947, &3] a soif d'action. Il a «un feu contenu par la pudeur, l'intelligence et l'ironie, mais le feu perce et chez lui la pensée se transforme soudain en action» [D'Astier 1945]. Le philosophe et l'homme d'action — c'est tout un chez lui — ne peut que se réjouir de cet élargissement de sa capacité de réflexion et d'action, de cette possibilité qui lui est offerte d'agir au coeur de la mêlée, au nez et à la barbe des nazis. Et Cavallès a tôt fait de s'agréger à Paris au groupe Libération-Nord en voie de constitution. Il y joue d'emblée un rôle central, qui lui vaut d'être présenté dans le rapport verbal fait par Emmanuel d'Astier à René Pleven en mai 1942 à Londres comme l'homme qui «doit incessamment reprendre le commandement de Libération zone occupée, en remplacement de Garnier/Christian Pineau/ (...) qui s'est surtout tourné vers la propagande, tandis que Cavallès est beaucoup plus fait pour la lutte souterraine» [D'Astier 1942]. Parallèlement à son enseignement et à ses recherches —*Transfini et continu* est remis à la *Revue philosophique* vers septembre 1941 —, Jean Cavallès travaille en étroite symbiose avec ses camarades de résistance, pour la plupart militants syndicaux et socialistes issus du monde du travail et des bureaux. Le Mouvement gagne graduellement en rayonnement et en puissance. Des liens s'établissent avec Londres, signe que les Résistances intérieure et extérieure ont mûri et crû dans des proportions inespérées en 1941 encore. Non content d'animer Libération-Nord, Jean Cavallès fonde en avril 1942 un réseau qui répond au nom de code de Cohors et pour la bonne marche duquel il prêche par l'exemple, n'hésitant pas à prendre des risques que son statut de chef lui commanderait en principe d'éviter. L'envergure de ce réseau qui compta au total 992 agents est attestée par le tribut

exorbitant qu'il acquitta pour prix de son action : plus d'un quart de ses membres furent arrêtés, plus d'un cinquième furent déportés, un peu plus d'un sur huit y laissa la vie.

Et tout naturellement, Cavaillès et son alter ego à la tête de Libération-Nord, Christian Pineau, sont appelés à partir ensemble pour Londres afin de mettre au point avec les responsables de la France Libre les modalités d'une coopération qui tend à devenir à tous égards de plus en plus étroite. Voyage qui tourne court. Un rapport émanant de l'officier de liaison détaché par la France Combattante auprès de Libération de zone sud, daté du 27 septembre 1942 et préservé dans les archives du B.C.R.A. [Schmidt 1942] éclaire les raisons pour lesquelles l'expédition capote in extremis. Ce rapport est d'autant plus précieux qu'il expose les faits tels que Jean Cavaillès a pu les relater à un émissaire de Libération-Sud venu lui rendre visite en prison. Lors de l'opération d'embarquement, une première barque vient de partir en direction du bâtiment de la marine britannique quand des douaniers surgissent inopinément. Restés sur la côte en compagnie de trois autres partants clandestins, Cavaillès et Pineau

attendent deux heures sur la plage le retour de la barque qui fait des signaux mais ils n'ont rien pour répondre et finalement la barque part. Tous deux enterrent alors sur la plage les documents qu'ils ont et décident d'aller à Narbonne... [Schmidt 1942].

C'est en rase campagne qu'ils sont cueillis au petit matin par la gendarmerie à quelques kilomètres de Narbonne. D'abord retenus dans les locaux du commissariat du 2ème arrondissement de Montpellier sous la garde vigilante d'inspecteurs de la surveillance du territoire, ils sont incarcérés le 16 septembre 1942 à Montpellier. Il ne tient qu'à un fil qu'une tentative d'évasion montée à l'instigation de Libération-Sud par l'entremise de Lucie Aubrac échoue. Jean Cavaillès et Christian Pineau sont transférés au camp d'internement de Saint-Paul-d'Eyjeaux à la mi-novembre. Jean Cavaillès y arrive seul : le transfert a permis à Christian Pineau de s'esquiver. Si l'on se fie à une courte notation couchée par Jacques Bingen d'après un exposé oral fait à Londres, le 1er mars 1943, par Jean Cavaillès, Pineau a faussé compagnie à ses gardiens sans en informer au préalable son compagnon de chaînes : «N'en veut pas de l'évasion train.» [Cavaillès 1943].

Jean Cavaillès rompt la monotonie de son enfermement en entretenant ses capacités intellectuelles hors pair. Le 29 novembre, il donne même une conférence devant un public bigarré. Le compte rendu qu'en fait sur le vif un autre détenu, ébloui mais lucide, Georges Rougeron, militant socialiste et secrétaire de Marx Dormoy, ne manque pas de saveur :

Cet après-midi, conférence au foyer par le professeur Cavaillès, titulaire de la chaire de philosophie à l'Université de Strasbourg, adjoint à la chaire de logique et de philosophie comparée de la Sorbonne, interné depuis quinze jours : ce qu'on appelle la restauration des valeurs ! Après-midi remarquable en tous points, par l'élévation de la pensée et l'effort de vulgarisation du conférencier. "Descartes et le discours de la méthode", tel était le sujet traité. Un certain nombre de camarades ont cependant été déçus, car ils s'attendaient à apprendre des tours inédits de coinchée ou de belote !

Mais la quotidienneté de la détention n'anesthésie pas le conférencier Cavaillès. Georges Rougeron le constate avec surprise, qui consigne avec jubilation à la date du 30 décembre 1942 dans son journal de captivité resté inédit :

La neige est tombée durant une bonne partie de la nuit; le brigadier qui a souci d'exactitude en mesure 11 cm 1/2. Cela n'empêche pas les voyages : grand émoi ce matin ; Cavaillès s'est évadé. On l'a trouvé manquant hier soir à l'appel de 20 h 30 ; bien entendu il n'avait prévenu personne. Qui eût cru cela de lui, si réservé, si discret ! Dans le camp, on s'amuse doucement. [Rougeron 1942].

«Qui eût cru cela de lui, si réservé, si discret !», la notation marque, mieux que de savantes analyses, le caractère de la lutte clandestine et l'aptitude de Cavaillès à en épouser les exigences. Enfermé, ne songeant probablement qu'à prendre la clef des champs, Jean Cavaillès ne s'est pas ouvert de ses projets et n'a évidemment pas soufflé mot de son activité résistante. Or, il se trouve que Georges Rougeron était en clandestinité jusqu'à son arrestation l'adjoint du chef départemental de Libération-Sud pour l'Allier, Pierre Kaan, ami très proche de Cavaillès grâce auquel il avait trouvé le contact avec le Mouvement naissant. Rougeron n'en aura pas moins ignoré jusqu'au bout qu'il côtoyait l'un des pères fondateurs du Mouvement dans lequel il agit en même temps qu'un intime de son patron en résistance.

Apprécié de ses co-détenus qu'il a visiblement impressionnés mais peu disert et finalement passablement opaque pour eux, Jean Cavaillès fausse donc compagnie à ses geôliers, le 29 décembre 1942. La solidarité des pionniers de la Résistance n'étant pas un vain mot, il bénéficie de l'appui total que lui prêtent ses camarades de *La Dernière Colonne* devenue *Libération-Sud*, ses frères en utopie de «cette minuscule phalange initiale qui fut à l'origine de tout» [Frenay 1973], qu'il retrouve aussitôt à Lyon [Aubrac, Lucie, 1984]. Et, début 1943, celui qui n'est plus le professeur Jean Cavaillès, — il a été révoqué par Vichy — mais un détenu en cavale, un proscrit que la police recherche, regagne Paris en même temps qu'il devient un clandestin à part entière. Le voilà qui plonge en clandestinité,

rompant totalement les amarres avec sa vie antérieure.

Parti pour de bon cette fois à Londres à la mi-février 1943, il y établit des contacts avec les chefs du B.C.R.A. et rencontre le général de Gaulle. Ce séjour londonien le déçoit vivement sans que sa résolution de combattant en soit en rien entamée. Déçu en somme mais farouchement résolu. Revenu par l'opération aérienne Juliette/Liberté dans la nuit du 15 au 16 avril 1943, il est sans doute décidé déjà à se consacrer exclusivement à l'activité de son réseau. Il démissionne peu de temps après du Comité Directeur de Libération-Nord. La correspondance secrète envoyée par Pascal Copeau, numéro un par intérim de Libération-Sud, à Emmanuel d'Astier alors à Londres prouve que, placé au coeur des difficultés inhérentes à l'action clandestine qui assaillent les dirigeants de Libération-Nord en juin 1943, Jean Cavaillès en éprouve plus que de la lassitude. Faisant état de l'opposition que rencontre Cavaillès auprès de Jacques Brunschwig-Bordier, membre de la direction de Libération-Nord, Pascal Copeau note ainsi, le 4 juin 1943 :

je ne puis qu'occasionnellement remonter Chenevière parfois bien près du découragement [Copeau 1943].

Trois jours plus tard, le 7 juin, Copeau apprend à d'Astier :

que Chenevière aurait démissionné du Comité Politique de Libération Z.O,

ajoutant :

J'écris à Chenevière pour l'exhorter à la bagarre [Copeau 1943, &2].

En pure perte, semble-t-il, Cavaillès ne prisant guère ce type de bagarre-là.

Qu'il ait souhaité dans ces conditions prendre du champ vis-à-vis de la direction du Mouvement ne fait aucun doute. En homme « impatient de vaincre les pesanteurs » [Vistel 1970, &2], il a suivi sa pente en somme, en montant bien sûr, préférant agir directement au sens guerrier du terme, convaincu qu'il était qu'« il faut toujours savoir tirer l'épée » [Ferrières 1982]. Mais il ne fait guère de doute non plus, à la lumière de la correspondance Copeau-d'Astier, qu'il n'a pas cessé pour autant jusqu'au début du mois de juin 1943 d'exercer un véritable magistère sur Libération-Nord, en proie à des querelles de personnes, synonymes de positions politiques divergentes, que seules son autorité qui n'était pas mince et sa capacité à prendre de la hauteur pouvaient éventuellement aplanir.

Dans un rapport adressé à Londres et arrivé le 20 août 1943, Jean Cavaillès confirme sa décision :

Comme vous l'avez appris sans doute par ailleurs, j'ai abandonné mes

fonctions de Délégué Régional et de membre du Comité Directeur de Libération zone Nord pour me consacrer à des charges uniquement militaires [Cavaillès 1943, &2]

En même temps que la Résistance se renforce et se propage, la répression s'intensifie. La marge de vie des clandestins se rétrécit. Le deuxième semestre de 1943 est marqué par la chute de très nombreux résistants, militants de longue date et dirigeants précieux tout à la fois. Le 28 août 1943, Jean Cavaillès, qui sentait depuis quelque temps le filet se resserrer autour de lui, est arrêté. Emmanuel d'Astier, qui l'avait rencontré peu de jours auparavant, rapportera après-guerre l'avoir perçu «comme un voyant au seuil de la mort» [D'Astier 1965]. Le 29 décembre de cette même année, son ami Pierre Kaan, devenu Biran, puis Brulard, qui avait suivi une trajectoire résistante différente de la sienne, est arrêté à son tour par les services de la sécurité allemande. Cavaillès quitte Fresnes pour Compiègne le 18 janvier 1944. Il est fusillé à Arras et inhumé avec pour seule marque distinctive, ce numéro accolé à son destin posthume voulu anonyme par les nazis : il sera l'inconnu numéro 5. Quant à Pierre Kaan, déporté et libéré, il mourra le 18 mai 1945.

C'est à dessein que je rapproche ces deux hommes d'exception, philosophes de formation, réunis un temps en 1941 dans le même groupe de Résistance — Libération — et dont le parcours avant-guerre n'avait pas été strictement identique. Ils sont l'illustration parfaite de ce que le sursaut de la raison peut produire de meilleur et de plus impressionnant. Tel est le sens de l'analyse que Georges Canguilhem a appliquée à Cavaillès et que je reprends ici sans en changer un iota :

Il y a dans la ténacité de Cavaillès quelque chose de terrifiant. C'est une figure unique. Un philosophe mathématicien bourré d'explosifs, un lucide téméraire, un résolu sans optimisme. Si ce n'est pas là un héros, qu'est-ce qu'un héros ? [Canguilhem 1984, &1]

La même impression domine à la lecture de la citation qui accompagne, le 20 novembre 1944, l'attribution de la croix de la Libération à Jean Cavaillès, alias Crillon. Rédigée en termes militaires, c'est-à-dire dans un style plutôt convenu et peu propre à restituer l'épopée, elle laisse cependant transparaître un peu de la complexité de ce personnage à facettes et tout d'une pièce à la fois que fut Jean Cavaillès :

Savant d'une exceptionnelle valeur intellectuelle et morale, honneur de la pensée française, a milité pendant trois années dans l'action avec une énergie et un esprit de sacrifice hors de pair. Tombé en septembre 1943 aux mains de la police allemande, demeure comme un modèle de modestie et de foi dans la mémoire de tous ceux qui l'ont approché.

Décrit par un de ceux qui furent le plus proches de lui, Georges Canguilhem, cet homme «à la stature un peu voûtée, mais au pas résolu, au front pensif et obstiné mais rayonnant, au comportement à la fois secret et cordial, au jugement sans complaisance, mais à la sensibilité vive, (...) séduisant et railleur, enjoué et solitaire, (qui) vi(vai)t de rigueur conceptuelle mais aussi de musique et de poésie» [Canguilhem 1976, &2] a bel et bien résisté jusqu'à la limite de ses forces, ou, comme il eût peut-être préféré dire, «jusqu'à la pointe extrême de l'âme...»

Jean Cavallès partage avec ses compagnons de cortège clandestin martyrisés et massacrés comme lui, le préfet Jean Moulin, le général de corps d'armée Charles Delestraint, de s'être engagé volontairement dans un combat sans merci où il avait tout à perdre et rien à gagner fors la préservation de l'honneur et le respect d'un impératif moral.

Le parcours que je viens de brosser à grands traits frappe par la densité des expériences traversées et accumulées par Jean Cavallès en l'espace de trois années. Cet itinéraire est d'un même mouvement exceptionnel et éminemment représentatif du vécu résistant en général, générateur d'une perception du temps qui n'était pas la même que celle des temps paisibles. Car les temps que vivaient les résistants n'étaient nullement ordinaires. Pascal Copeau, quand il avait entrepris d'écrire ses Mémoires avait choisi de leur donner pour titre : «Une vie en cinq ans.» Ce n'était pas une formule, ou plutôt c'était bien là une de ces formules ramassées, puissamment suggestives, dont cet homme intuitif et fin avait le secret. Oui, quand l'action vous absorbait tout entier, vous intimant l'obligation d'aller au-delà de vous-même et de vos capacités ordinaires, quand il fallait agir et décider vite, prendre des décisions lourdes de conséquences sans toujours disposer de tous les éléments d'appréciation, cinq années valaient bien en effet une vie. Successeur de Jean Moulin à la tête de la Délégation générale, Jacques Bingen, dans une lettre-testament rédigée le 14 avril 1944, moins d'un mois avant son arrestation, confirmait lorsqu'il évoquait sa «vision heureuse de cette paradisiaque période d'enfer» :

Il n'y a pas un homme sur mille qui pendant huit jours de sa vie, ait connu le bonheur inouï, le sentiment de plénitude que j'ai éprouvé en permanence depuis huit mois [Noguères 1976].

Malgré le parcours éclatant que nous venons de brosser à grands traits, la mémoire de Jean Cavallès n'a pas la place qu'elle mérite. Peut-être, doit-elle cette éclipse à l'absence de toute étude globale de caractère scientifique. Hormis les textes profonds et suggestifs de Georges Canguilhem et l'ouvrage émouvant de Madame Gabrielle Ferrières, soeur de Jean Cavallès, celui-ci n'a

suscité aucun travail historique. La figure de cet homme austère poursuivant des travaux complexes ajoutée à sa dimension de héros a pu intimider au point de décourager ceux qu'une telle idée avait pu effleurer. Chacun à sa manière, savante et éthique pour Georges Canguilhem, sensible et affectueuse pour Gabrielle Ferrières, les deux auteurs marquaient la difficulté de se risquer dans l'étude d'une vie qui avait édité pour règle : «gagner les sommets et n'en descendre jamais plus.» [De Gaulle, &2]

Bibliographie

ARAGON, Charles (d')

1977 *La résistance sans héroïsme, Paris : Seuil, p. 8.*

ASTIER DE LA VIGERIE, Emmanuel (d')

1942 Archives Nationales, 3 AG2 399, *rapport verbal de M. Bernard D'Astier à M. Pleven*, Londres, le 20 mai 1942, p. 1. La teneur de ce rapport est confirmée par le compte-rendu d'une conversation datée du 6 juillet 1942 à Londres au cours de laquelle d'Astier présente Cavallès comme celui «qui a, en fait, l'organisation de (Libération) zone occupée en mains». Entretien Bernard-Ronald-Chardon : Cavallès -sic- et Garnier Pineau, Londres, le 6 juillet 1942, 1 p.

1945 *Avant que le rideau ne tombe*, Paris : Sagittaire, p. 9.

1947 *Témoignage*, Archives Nationales, 72 AJ 60.

1947 *Sept fois sept jours*, Paris: Julliard, p. 29, 124.

1965 *De la chute à la Libération de Paris*, Paris: Gallimard, p. 114.

AUBRAC, Lucie

1984 *Ils partiront dans l'ivresse : Lyon, mai 1943 - Londres, février 1944, Paris, Seuil, pp. 58-60.*

AUBRAC, Raymond

1984 *Témoignage recueilli par l'auteur le 21 mars 1984.*

CANGUILHEM, Georges

1976 *Vie et mort de Jean Cavallès*, Villefranche d'Albigeois: Pierre Laleure, libraire-éditeur, rééd. 1996, Paris, Editions Allia, p. 37.

1976 *Vie et mort de Jean Cavallès*, Villefranche d'Albigeois: Pierre Laleure, libraire-éditeur, rééd. 1984, p. 13.

CASSOU, Jean

1953 *La mémoire courte*, Paris : Editions de Minuit, p. 29, 57, 72.

CAVAILLES, Jean

- 1943 Archives nationales, 3 AG2 378, *Note de Bingen sur la formation de Libé-Nord (d'après exposé de Marty/Cavaillès/ du 1/3/43)*, 1er mars 43. 5 pages manuscrites au crayon à papier noir.
- 1943 Archives nationales, 3 AG2 378, rapport politique, 11250-CHR 15/16, Arrivé le 20.8.43 (1 page), signé Chenneviere.

COPEAU, Pascal

- 1943 Archives nationales, Papiers Emmanuel d'Astier, 72 AJ 410. *Lettre de Salard/Copeau/ à Bernard/D'Astier/*, 4 juin 1943, p. 11.
- 1969 Discours inédit prononcé lors des obsèques d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie.

FERRIERES, Gabrielle

- 1982 *Jean Cavaillès, un philosophe dans la guerre, 1903-1944*, Paris: Seuil, p. 166. C'est en ces termes que Jean Cavaillès commenta, dans une conférence prononcée le 28 novembre 1942 à Saint-Paul-d'Eyjeaux, la traversée de l'embouchure de l'Elbe à la Hollande, où Descartes, menacé par des marinières, dégaina avec courage et avec succès.

FRENAY, Henri

- 1973 *La nuit finira*, Paris: Robert Laffont, p. 32.

GAULLE, Charles de

- 1954 *Mémoires de guerre*, Paris : Plon, rééd., 1989, p.78, 79.

KEDWARD, Harry Roderick

- 1989 *Naissance de la Résistance dans la France de Vichy. Idées et motivations, 1940-1942*, Paris : Champ Vallon, p. 254.

LASSUS, Jean

- 1973 *Souvenirs d'un cobaye*, Colmar: Alsatia.

NOGUERES, Henri

- 1976 *Histoire de la Résistance française de 1940 à 1945*, Paris: Robert Laffont, tome 4, *L'année décisive, Octobre 1943-Mai 1944*, p. 630.

ROUGERON, Georges

- 1942 *Journal inédit*.

RUDE, Fernand

- 1974 *La Libération de Lyon*, Préface de Pascal Copeau, Paris : Hachette, p. 9.

Un itinéraire résistant hors du commun : Jean Cavaillès (1940-1944)

SCHMIDT, Paul

- 1942 Archives Nationales, 3 AG 2 183, *Courrier de MX. 22/Paul Schmidt du 27 septembre 1942* arrivé le 18.11.42, n° 4 suite. Les deux premières pages consistent en un rapport "sur l'affaire Hervé[Cavaillès]-Francis[Pineau]". Ce rapport relate précisément "d'après le récit de Hervé/Cavaillès/ les circonstances de leur arrestation, de l'interrogatoire et de l'emprisonnement."

SWEETS, John F.

- 1986 *Choices in Vichy France : The French under Nazi occupation*, New-York, Oxford : Oxford University Press.

VISTEL, Alban

- 1970 *La nuit sans ombre*, Paris : Fayard, p.78, 275.

YANKELEVITCH, Vladimir,

- 1971 *Pardonner ?*, repris dans *L'Imprescriptible*, Paris, Seuil, 1986.